



le grand chambard





le grand chambard

MO YAN

**TRADUIT DU CHINOIS
PAR CHANTAL CHEN-ANDRO**

Seuil

Ce livre est édité par Anne Sastourné



Titre original *Change*
Première publication, Seagull Books, 2010
ISBN original 978-1-9064-9-748-4

© Seagull Books, 2010
Droits négociés avec Seagull Books. Tous droits réservés.

ISBN 978-2-02-110840-8
© Éditions du Seuil, mars 2013, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Logiquement, je devrais commencer par écrire sur ce qui s'est passé après 1979, mais voilà, mes pensées toujours remontent bien au-delà de cette date, à cet après-midi d'un jour radieux de l'automne 1969, alors que les chrysanthèmes avaient pris leur teinte dorée et que les oies sauvages s'envolaient vers le sud. Aujourd'hui encore, ce souvenir me colle à la peau. Souvenir de moi à cette époque, un enfant solitaire, renvoyé de l'école et que le tumulte de la cour attirait.

Tout craintif, je me glisse à l'intérieur par le portail qui n'est pas gardé, je suis un long couloir obscur pour pénétrer au cœur de l'établissement : une cour entourée de chaque côté par des bâtiments. À gauche se dresse un mât en chêne au sommet duquel est attaché, avec du fil de fer, un morceau de

bois transversal ; y est suspendue une cloche toute rouillée. À droite de la cour, il y a une table de ping-pong rudimentaire faite de briques et de ciment, un cercle s'est formé autour pour regarder jouer les deux protagonistes. Les cris viennent de là. C'est justement les congés d'automne à l'école du village, les spectateurs, pour la plupart, sont des instituteurs, il y a aussi quelques jolies filles. Elles ont été sélectionnées avec soin par l'établissement qui leur assure une formation d'excellence afin qu'elles participent, à l'occasion de la fête nationale, à un tournoi au niveau du district. Elles n'ont donc pas de vacances, elles travaillent leur technique. Ce sont toutes des filles de cadres de la ferme d'État, jouissant d'une bonne alimentation, elles ont bénéficié d'un excellent développement physique, elles ont la peau blanche ; comme leurs familles sont riches, elles portent des vêtements aux couleurs vives, on voit au premier coup d'œil qu'elles n'appartiennent pas à la même classe sociale que nous autres, petits galopins de pauvres. Quand nous levons les yeux sur elles, elles ne nous accordent même pas un regard.

L'un des deux joueurs est le maître qui m'a appris le calcul, Liu Tianguang de son vrai nom. Il a une bouche étrangement grande pour sa petite

taille, on raconte qu'il peut fourrer son poing entier dedans, mais il n'a jamais fait devant nous la démonstration d'une compétence aussi unique.

Souvent me revient à l'esprit sa façon de bâiller sur l'estrade, la bouche grande ouverte, c'était vraiment spectaculaire. Il avait pour sobriquet « hippopotame », personne d'entre nous n'avait jamais vu d'hippopotame, mais comme le crapaud lui aussi a une grande bouche et que les deux mots en chinois ont presque la même consonance, « Liu Hema » – « Liu l'Hippopotame » – devint « Liu Hama » – « Liu le Crapaud ». Il ne s'agissait pas là d'une invention de ma part pourtant, quand il fit sa petite enquête, chose étrange, sa conclusion fut que ce surnom venait de moi. Liu le Crapaud était fils de martyr, il était aussi le vice-président du comité révolutionnaire de l'école. L'avoir affublé d'un tel sobriquet était naturellement un grand crime. Comme il fallait s'y attendre, je fus privé de scolarité, expulsé de l'école.

Depuis tout petit, je ne vau pas grand-chose, depuis tout petit, je suis voué à la malchance, depuis tout petit je veux faire le malin, mais ça ne me réussit jamais. Ainsi, à l'école, alors que souvent il était clair que mon intention première était de plaire aux

maîtres, ces derniers s’imaginaient à tort que je cherchais à leur nuire. Combien de fois ma mère ne m’a-t-elle dit en soupirant : « Fiston ! Ah, fiston, tu es une chouette qui ruine son crédit en annonçant de bonnes nouvelles ! » Et c’est vrai, jamais personne n’a lié mon nom à quelque bonne action, bien au contraire, tous les méfaits m’ont été attribués. Ils étaient nombreux à penser que mon cerveau était pourvu de l’os de la rébellion, que la qualité de mon idéologie était des plus mauvaises, que je détestais et l’école et les maîtres, ce qui relevait du malentendu le plus grave. En fait, j’éprouvais un profond attachement pour l’école et encore plus pour l’instituteur Liu Grande Bouche, car l’enfant que j’étais avait lui aussi une bouche énorme. J’ai écrit une nouvelle intitulée *Grande Bouche*, où le personnage du garçon a beaucoup emprunté à ma propre expérience. L’instituteur Liu et moi étions plutôt des compagnons d’infortune, nous aurions dû éprouver de la sympathie l’un pour l’autre puisque nous étions logés à la même enseigne. S’il y avait une personne à qui je n’aurais pas donné un sobriquet, c’était bien lui. Ce qui, pour moi, était clair comme l’eau de roche ne l’était pas pour lui. Il me fit venir dans son bureau en me tirant par les cheveux, la

première phrase qu'il me dit après m'avoir expédié à terre d'un bon coup de pied fut : « Dis donc... toi, c'est l'hôpital qui se moque de la charité ! Pisse un coup et regarde-toi dans la flaque, tu y verras ta mignonne bouche en forme de cerise ! »

Je voulus m'expliquer mais il refusa de m'écouter, et c'est ainsi qu'un brave petit – Mo Grande Bouche –, empli d'affection pour son instituteur, Liu Grande Bouche..., fut exclu de l'école. Alors que le maître avait proclamé mon renvoi devant l'ensemble du corps professoral et des élèves, je n'en continuais pas moins, et cela montre bien à quel point je ne valais pas grand-chose, de chérir mon école ; chaque jour, mon vieux cartable sur le dos, je guettais l'occasion de me glisser dans l'établissement...

Au début, l'instituteur Liu m'en chassait personnellement, comme je n'obéissais pas, il me traînait à l'extérieur par l'oreille ou par les cheveux, mais à peine était-il retourné dans son bureau que je me faufilais de nouveau à l'intérieur. Par la suite, il chargea quelques élèves bien costauds de me chasser, en vain ; maintenu par les bras et tiré par les jambes, je me retrouvais hors de l'établissement, avant d'être balancé au beau milieu de la rue. Mais ils n'étaient pas encore entrés s'asseoir dans la salle de classe que

je me montrais de nouveau dans la cour. Je restais pelotonné dans un coin, me ramassant sur moi le plus possible afin de ne pas attirer l'attention, mais aussi pour gagner la sympathie des autres. J'entendais leurs rires, je les voyais sauter et gambader. J'aimais surtout regarder les tournois de ping-pong, quand j'étais pris dans le jeu, les larmes aux yeux, je rongerais mes poings... Finalement, on se lassa de me chasser.

Cet après-midi d'automne, il y a quarante ans, appuyé au mur, je regarde notre maître, Liu le Cra-paud, jouer de sa raquette de fabrication maison, plus grande que la normale et dont la forme fait penser à ces pelles en fer utilisées à l'armée ; son adversaire est Lu Wenli, laquelle a partagé la même table que moi en classe quelques années auparavant. Elle aussi a une grande bouche, mais d'une dimension plus seyante, moins démesurée que celle de maître Liu ou que la mienne.

Même à cette époque où une grande bouche n'était pas un critère en la matière, elle passait pour une petite beauté. Et puis, son père était le chauffeur de la ferme d'État. Il conduisait un imposant Gaz-51 qui filait comme le vent. En ce temps-là, le

métier de chauffeur était noble. Notre professeur principal nous avait proposé comme sujet de rédaction : « Mon idéal », la moitié des garçons de la classe avaient déclaré vouloir être chauffeur. He Zhiwu était le plus grand et le plus costaud de nous tous, il avait le visage couvert d'acné et une moustache au-dessus de la lèvre supérieure, on aurait pu, pour le moins, lui donner vingt-cinq ans. Dans sa rédaction, il avait écrit sans ambages : « Je n'ai pas d'autre idéal... je n'en ai qu'un... et mon idéal à moi serait d'être le père de Lu Wenli. »

L'instituteur Zhang aimait lire en classe la meilleure rédaction, mais aussi la plus mauvaise. Avant la lecture, il ne donnait pas le nom de leurs auteurs pour laisser à chacun le soin de les deviner. À l'époque, dans les campagnes, communiquer en mandarin prétait à rire, et c'était valable aussi dans notre école. Monsieur Zhang était le seul maître de l'établissement à oser faire la classe en mandarin. Il était diplômé de l'école normale, il devait avoir une vingtaine d'années. Il avait un visage émacié, long et pâle, portait la raie sur le côté et allait vêtu d'une veste militaire ordinaire en drap bleu toute délavée. Sur le col étaient accrochés deux trombones, il arborait aux bras des protège-manches bleu foncé.

Il avait dû mettre aussi des vêtements d'une autre couleur et d'une autre forme, il n'est pas pensable qu'il n'ait eu que celui-là au fil des saisons mais, dans mes souvenirs, son image reste liée à cette veste-là. Ce à quoi je pense d'abord ce sont les manchettes et les trombones, puis la veste et, en dernier, son visage, ses traits, sa voix, son expression. Si je n'avais pas respecté cet ordre, je n'aurais jamais pu mémoriser son apparence. On pourrait caractériser celui qu'il était en ce temps-là, pour reprendre une expression à la mode dans les années quatre-vingt, de « petit minet », ou celle en vogue dix ans plus tard de « beau gosse », à l'heure actuelle ne dirait-on pas de lui que c'est un « beau mec » ?...

Peut-être existe-t-il d'autres appellations plus branchées, plus populaires pour désigner les beaux jeunes gens, attendons pour nous déterminer sur ce point d'avoir consulté nos jeunes voisines. He Zhiwu paraissait plus âgé que l'instituteur Zhang. Dire qu'on aurait pu le prendre pour son père eût été quelque peu exagéré, mais le faire passer pour un jeune oncle n'aurait pas soulevé de doutes. Je me souviens avec quel ton emphatique, railleur, l'instituteur avait lu la rédaction de notre camarade : « Je n'ai pas d'autre idéal... je n'en ai qu'un... et mon idéal à moi serait d'être le père de Lu Wenli... »

Après un moment de silence pesant, ce fut l'hilarité générale. La rédaction de He Zhiwu ne comportait que ces trois bouts de phrase. L'instituteur Zhang, tenant le cahier de rédaction par un de ses coins entre ses doigts, le secouait, comme s'il voulait en faire tomber quelque contenu secret.

« C'est génial, vraiment génial ! dit l'instituteur, et devinez de qui c'est ? » Personne ne le savait, nous regardions à gauche, à droite, avant de nous retourner en quête de cet auteur talentueux. Très vite les regards se portèrent sur le visage de He Zhiwu. Il était le plus grand, le plus fort physiquement, il malmenait quiconque était assis à côté de lui, le maître l'avait donc installé tout au fond de la classe, seul à un pupitre. Sous les regards scrutateurs de tous les élèves, son visage semblait avoir un peu rougi, mais à y bien regarder, ce n'était pas si évident. Il semblait un peu embarrassé, mais là encore, son expression n'était pas aussi tranchée. Il avait même un air satisfait, arborant un sourire niais, espiègle avec une pointe de roublardise. Sa lèvre supérieure était un peu plus courte, quand il riait, on voyait ses dents du haut, des dents toutes jaunes, au-dessous de gencives violettes, entre les deux grosses incisives il y avait un espace. Son truc à lui c'était d'y faire passer des petites bulles, autant de petites bulles qui

flottaient devant lui et exerçaient sur nous une grande attirance. Justement, il s'était mis à en faire. L'instituteur lança le cahier de rédaction comme un frisbee, l'objet n'alla pas plus loin que le pupitre de Du Baohua – elle, c'était une bonne élève...

Elle saisit le cahier et le jeta derrière elle avec dégoût. L'instituteur demanda : « He Zhiwu, dis voir un peu pourquoi tu voudrais être le père de Lu Wenli. » L'autre continuait de faire des bulles. « Debout ! » cria l'instituteur. He Zhiwu s'exécuta, il avait un air arrogant, comme si tout cela ne le concernait pas. « Allez, dis-nous pourquoi ? » Nouvel éclat de rire général. C'est alors que Lu Wenli, qui était assise à côté de moi, s'affala sur la table et se mit à pleurer bruyamment...

Aujourd'hui encore je ne comprends pas pourquoi elle s'était mise ainsi à pleurer...

He Zhiwu ne répondait toujours pas à la question de l'instituteur, il avait l'air de plus en plus arrogant. Les pleurs de Lu Wenli rendaient la situation compliquée, et l'attitude de He Zhiwu était un défi lancé à l'autorité du maître. Je me dis que si ce dernier avait pu prévoir comment tourneraient les choses, il n'aurait pas lu en public cette rédaction, mais flèche qui a quitté l'arc jamais n'y retourne, il

ne put que dire à contrecœur : « Tu vas me faire le plaisir de débouler d'ici ! »

Notre talentueux camarade, plus haut en taille que le maître, plaqua son cartable contre lui puis, prenant l'ordre au pied de la lettre, il s'allongea par terre, se mit en boule et enchaîna des roulades dans le mètre qui séparait les deux rangées de tables, jusqu'à sortir de la classe. Nous continuâmes les rires qui nous avaient échappé. Le visage blême de colère de l'instituteur et les sanglots discontinus de Lu Wenli avaient rendu l'atmosphère de la classe trop grave pour prêter matière à rire. Les roulades de notre camarade ne se firent pas sans difficulté, c'est que, ne pouvant contrôler sa direction, il se cognait aux pieds de table ou de banc. Il lui fallait alors rectifier sa trajectoire. Le sol, bien que pavé de briques grises, avait été rendu inégal par la boue apportée sous nos pieds ; en me mettant à sa place, je me disais que c'était une position très inconfortable. Mais celui qui était le plus mal à l'aise était encore notre instituteur : si l'élève souffrait physiquement, ses souffrances à lui étaient psychologiques. Châtier autrui en s'autoflagellant est la conduite d'un voyou, et non celle d'un héros. Mais celui qui est capable d'une telle action,

généralement, n'est pas le premier voyou venu. Un grand voyou tient souvent un peu du héros et, à l'inverse, un grand héros a aussi en lui de la graine de voyou. Notre camarade était-il un grand voyou ou un grand héros ? C'est bon, c'est bon, je ne saurais me faire une idée précise sur la question, de toute façon, comme il s'agit du personnage principal de ces chroniques, ce sera au lecteur d'en juger.

Il sortit donc de la salle en faisant des roulés-boulés. Il se mit sur ses jambes, tout couvert de boue, et partit sans un regard. L'instituteur lui lança : « Pas un pas de plus ! », mais lui continua son chemin sans se retourner. Au-dehors, la lumière était éblouissante, deux pies jacassaient sur le peuplier devant la salle de classe. J'eus l'impression que des rayons lumineux s'échappaient de son corps, je ne sais ce que les autres pensaient mais, à mes yeux, en cet instant précis, il était déjà devenu un héros. Il allait droit devant lui, à grands pas, mettant un point d'honneur à ne pas se retourner. Quelques bouts de papier s'envolèrent de sa main, virevoltèrent avant de retomber dans la poussière. Je ne sais pas si c'était vrai pour les autres mais, à ce moment-là, mon cœur se mit à battre d'excitation. Il déchirait le manuel ! Le cahier d'exercices ! Il rompait de façon radicale

avec l'école. Il jetait l'école aux orties, piétinait l'autorité du maître. Il était comme un oiseau échappé de sa cage, libre. Les règles et les interdictions ayant cours dans l'établissement ne pouvaient plus l'atteindre. Mais, nous autres, ses camarades, nous devions continuer à subir les contraintes imposées par les maîtres. Ce qui compliquait la chose était que, au moment où je le regardais sortir en roulant de la salle de classe, déchirer son livre et rompre avec l'école, je l'admirais du fond du cœur et fantasmais sur le jour où je pourrais, à mon tour, réaliser un tel exploit. Mais, voilà, quand peu de temps après l'instituteur Liu la Grande Bouche m'exclura des cours, ma souffrance sera tellement lourde à porter, mon attachement à l'école tellement grand, que j'en aurai les tripes nouées. Il y a les héros et les lâches, ce petit événement l'illustre à merveille.

Notre camarade était parti la tête haute, Lu Wenli, quant à elle, continuait de sangloter. Le maître lui dit, visiblement agacé : « Assez, assez. L'idée de He Zhiwu était d'être un chauffeur comme ton père, et non d'être vraiment ton père. Et puis quand bien même ce serait son idéal, pourrait-il le devenir pour autant ? » À ces mots, Lu Wenli releva la tête, sortit un mouchoir imprimé, s'essuya

les yeux et arrêta de pleurer. Elle avait de grands yeux, très séparés, quand elle vous tenait sous son regard, cela lui donnait l'air un peu bête.

Pourquoi le père de Lu Wenli était-il devenu un idéal pour nous ? La vitesse. Les garçons adorent ça. Si nous entendions le bruit du moteur du camion alors que nous étions à table, nous laissons là nos bols et courions jusqu'à l'entrée de la ruelle pour voir arriver à vive allure, de l'est ou de l'ouest du village, le Gaz-51 couleur vert prairie, conduit par le père de Lu Wenli. Les poules qui picorait dans la poussière cherchant pitance s'envolaient effrayées, quant aux chiens qui baguenaudaient dans la rue, ils s'empresaient de bondir dans la rigole la bordant. Ou, pour le dire en raccourci : à l'arrivée du camion, les poules s'envolaient et les chiens bondissaient. Malgré un bon nombre d'accidents s'étant traduits par des animaux écrasés ou renversés, le père de Lu Wenli ne ralentissait pas l'allure pour autant. Et les propriétaires des bêtes de ramener en silence les cadavres au bout du bras ou de les traîner jusqu'à leur maison. Personne ne protestait, personne ne cherchait querelle au chauffeur. Un camion, c'est fait pour rouler vite, sinon ce n'est pas un camion. C'est aux poules et aux chiens de l'éviter, et non l'inverse. On racontait

qu'il s'agissait d'un Gaz de fabrication soviétique rescapé de la guerre de soutien à la Corée contre l'agression des États-Unis, la carrosserie du véhicule portait les traces des impacts des tirs des avions américains. Il s'agissait donc d'un camion couvert de mérites et riche d'une glorieuse histoire. Quand la guerre faisait rage, il avait roulé de l'avant, bravant les feux de la mitraille, à présent, en période de paix, il continuait de galoper sur les routes, laissant derrière lui un nuage de poussière et de fumée. Quand il passait devant nous, nous pouvions voir l'air mystérieux du conducteur. Parfois, il portait des lunettes noires, mais pas toujours. Il en allait de même pour les gants blancs. J'aimais bien quand il portait et les lunettes noires et les gants blancs. Nous avons vu un film dans lequel un héros de notre armée, parti espionner les positions de l'artillerie adverse, portait les deux, transformé ainsi en haut officier ennemi. Il avait mis sa main gantée de blanc dans le tube du canon et avait eu les doigts tout noircis, alors il avait dit sur un ton des plus bureaucratiques : « C'est comme ça que vous entretenez le matériel ! »...

L'uniforme à l'américaine des troupes ennemies était vraiment très chic, ainsi vêtu avec en plus ses gants blancs et ses lunettes noires, notre héros-

espion avait un air martial des plus convaincants, il avait une classe ! Après avoir vu ce film, et pendant un bon bout de temps, nous adorions tous répéter ses gestes et ses paroles : « C'est comme ça que vous entretenez le matériel ! » Toutefois, sans les gants blancs, notre performance n'était pas au top de l'imitation. Ces gants, nous rêvions d'en trouver, quant à l'uniforme à l'américaine, aux lunettes noires et aussi au revolver qu'il portait à la taille, ces objets étaient tellement hors de notre portée que nous n'osions même pas y penser. De nombreux garçons de la classe, et même des filles, avaient placé He Zhiwu sur un piédestal, non seulement pour la façon savoureuse dont il avait quitté l'école, mais parce que, peu de temps après, il avait fait, devant les élèves et les professeurs de l'établissement réunis, une démonstration tout ce qu'il y avait de plus élégant.

Nous étions le 1^{er} juin, fête des Enfants ; instituteurs et écoliers étaient rassemblés sur le terrain de sport à l'extérieur du portail pour la cérémonie solennelle du lever de drapeau. Notre école était certes située dans un canton isolé, mais elle était toute proche de la ferme d'État or, parmi les droitiers qui travaillaient là et qui avaient des compétences uniques, certains, vu leur spécialité, avaient été

Le Supplice du santal

*roman, traduit par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2006, Points n° 2224*

Le Chantier

*roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Scandéditions 1993, nouvelle traduction Seuil, 2007, Points n° 2670*

La Joie

*nouvelle, traduite du chinois par Marie Laureillard
Philippe Picquier, 2007*

Quarante et un coups de canon

*roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait
Seuil, 2008*

La Dure Loi du Karma

*roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2009, Points n° 2460*

Grenouilles

*roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2011, Points n° 2900*

La Belle à dos d'âne dans l'avenue de Chang'an

*récits, traduits du chinois par Marie Laureillard
Philippe Picquier, 2011*

Le Veau, suivi de Le Coureur de fond

*nouvelles, traduites du chinois par François Sastourné
Seuil, 2012*

Au pays des conteurs

*Discours de réception du prix Nobel de littérature 2012
Seuil, 2013*

Enfant de fer

*nouvelles, traduites du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2013, Points n° 3001*



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 110840 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE